

Un ami m'a dit récemment qu'il n'aime pas l'appellation du mot « Berbère » quand on parle des Amazighs. C'est vrai que le mot « berbère » est très réducteur, et il fait penser au mot Barbare !

Les Amazighs sont loin d'être des « Barbares », c'était un peuple qui possédait une riche civilisation, la langue « Amazigh », ainsi que son écriture est l'une des plus anciennes. Et les plus grands guerriers qu'a connus l'histoire du Maghreb étaient d'origine amazigh. Je peux citer entre autres Tarek Ibnou Ziad qui a conquis le sud d'Espagne, et Jugurtha qui est mort dans les geôles de Rome.

Mais qu'en est-il des Amazighs au Maroc ?

Il y a quelques années, Hassan II, le roi du Maroc, a traité les amazighs du Rif de voleurs et de trafiquants. Ces derniers s'étaient révoltés contre le système de l'époque. Tout le monde se souvient des événements de Tizi ouzou en Algérie, « Les Kabyles » s'étaient révoltés contre le pouvoir, et ont eu gain de cause. Oui les Amazighs ont toujours été des insoumis, et le resteront.

Actuellement au Maroc, intellectuels, linguistes, étudiants ou patrons... Ils ont repris le flambeau de la défense de la culture amazighe. Mais différemment. En s'appuyant sur l'histoire du royaume, ils sortent du folklore et des antagonismes supposés.

Demandez à un taxi parisien dont vous soupçonnez le douar d'origine: « Algérien? » et vous avez de fortes chances de récolter cette réponse: « Non, Kabyle! » Refaites l'exercice avec l'« épicier arabe » du coin qui visiblement vient du « Souss », la région d'Agadir: « Marocain? — Bien sûr ». Il est soussi jusqu'aux ongles, mais jamais il ne mettra en avant ses origines au détriment de son appartenance nationale. Il est à la fois « soussi » et marocain, et bien sûr musulman. Ses différentes identités sont vécues et revendiquées de façon unanime.

Le Maroc est une île bordée par des mers et de sable. La nation qui s'y est forgée à l'abri des montagnes a pu – ou su – se préserver à travers les siècles. Cimentée par l'islam et par un système de pouvoir original, sinon unique, c'est une nation complexe, éclatée, conflictuelle. L'Empire chérifien a été longtemps déchiré par des guerres entre « Makhzen » et « Siba », c'est à dire le pouvoir central et la dissidence. Et cette dernière a été surtout le fait des tribus berbères, jalouses de leur liberté. À y regarder de près, ces guerres n'empêchaient pas de respecter des valeurs communes. On combattait le sultan tout en disant la prière en son nom.

« Le jour, on fait la guerre, et la nuit, la politique », dit l'adage. Après la der-

nière prière, les représentants des deux camps se retrouvaient pour chercher un terrain d'entente.

Volonté de vivre ensemble

Un épisode, dont les traces n'ont pas disparu, donne une idée du fonctionnement du système politique au Maroc. Au XIXe siècle, le sultan Moulay Slimane a dû mener trois campagnes contre des tribus du Moyen Atlas qui refusaient de payer l'impôt. Battu chaque fois, mais toujours « amir almouminine » (commandeur des croyants), il a été retenu en 1822 chez ses ennemis. La vie parmi eux lui a beaucoup appris. Voici ce qu'il écrivit à la population de Fès, sa capitale: « Ma foi en Dieu me fait obligation de vous donner le conseil suivant: faites-vous les alliés des Berbères si vous voulez la paix et la sécurité, car ils ont des traditions et un sens de l'honneur qui les prémunissent contre l'injustice. En outre, ils vivent dans la sobriété... » Les dissensions, fussent-elles violentes, n'interdisent pas le souci de l'avenir et la volonté de vivre ensemble. C'était vrai hier, c'est vrai aujourd'hui. Et il convient de ne pas l'oublier lorsqu'on aborde les débats sur la « question berbère », sous peine de se fourvoyer.

Une question qui a été longtemps occultée. Sous le protectorat français (1912), les disparités tribales, linguistiques et confrériques étaient, nationalisme oblige, systématiquement bannies. C'est le temps de la nation une et indivisible. Le Mouvement national redouble de vigilance après le Dahir berbère de 1930. Projet de réorganiser l'administration de la justice avec un statut particulier dans certaines régions, il fut comme une tentative de « diviser les musulmans entre Berbères et Arabes ». Et fut combattu efficacement par la prière. Dans les mosquées du royaume, les fidèles se sont rassemblés chaque jour pour accomplir « le latif », une prière surrogatoire, recommandée contre les calamités jusqu'à l'enterrement du Dahir.

Après l'indépendance (1956), l'idéologie nationaliste continue à dominer les esprits, mais les réalités locales ne tardent pas à faire irruption. En 1958, une rébellion dans le Rif est assimilée à une sécession avant d'être noyée dans le sang. Des frondes éclatent en pays berbère accusant l'Istiqlal de favoriser la domination des « Fassis » (originaires de Fès). Avec la bénédiction du Palais, le remuant leader Amazigh Mahjoubi Aherdane, ancien officier de l'armée française et résistant, fonde en 1958 le Mouvement populaire (MP), qui se veut le porte-parole des campagnes.

Après les crispations de l'idéologie nationaliste et l'instrumentalisation politique du berbérisme, l'émergence d'un mouvement culturel, fut-il animé par les meilleures intentions, risquait de ne rencontrer qu'incompréhension et hostilité. Et pas seulement au sein du pouvoir. Le mouvement en question est né en tout cas dans l'adversité. L'un de ses protagonistes, Ali Azaykou, historien et poète (disparu en 2004), a tâté de la prison en 1982. Son crime? Un poème jugé subversif. En ce temps-là (qui paraît très lointain...), on allait jusqu'à interdire de donner un prénom berbère à son enfant !

Dans ces conditions, des intellectuels (souvent des linguistes) se sont attelés à défricher la question berbère sur le plan théorique. Ceux qu'on peut appeler les nouveaux Berbères ont fait preuve d'une rigueur remarquable. Et d'abord dans la définition de « l'amazighité ». Mohamed Chafik explique que la culture marocaine, comme toute culture, est un compromis, en l'espèce entre un substrat autochtone et des apports. Elle est à l'image d'une source d'« Aïn Aghbalou ». On a affaire ici à un double pléonasmisme puisque l'arabe « aïn » et « le berbère » ont le même sens que le Français « source ». Comme des couches géologiques, les trois mots se succèdent. Autrement dit, le fonds culturel n'est pas totalement recouvert par les apports arabes, français et autres. Du coup, l'amazighité n'est pas définie de façon exclusive. Les Marocains ne sont pas des Amazighs sans plus, de même qu'ils ne sont pas purement arabes. CQFD.

La controverse sur le caractère sacré de la langue arabe invoquée par les islamistes pour justifier son monopole est tout aussi intéressante. Les « amazighiens » rappellent astucieusement que l'arabe existait avant l'avènement de l'islam et que, si le Prophète a prêché en arabe, il a été combattu dans la même langue. Réduire l'islam à une seule langue, plaident-ils encore, c'est lui ôter sa dimension universelle.

Reconnaissance du tamazight

Ce faisant, les chantres de la culture berbère ont à cœur de défendre l'islam, et pas seulement pour désamorcer leur procès en laïcité. À leurs yeux, l'islam est une affaire trop sérieuse pour l'abandonner aux islamistes. C'est en amazigh que cette religion s'est répandue en Afrique du Nord, soulignent-ils. Ils mettent en exergue l'odyssée sainte des « Regraga », qui relève sans doute davantage du mythe. Il s'agit d'une tribu qui avait fait le voyage pour embrasser la nouvelle foi entre les mains de Mohammed. L'affaire est entendue:

les Arabes ont apporté l'islam, mais il s'est trouvé des Berbères pour aller le chercher. Et pour qui en doute encore, cet adage: « Si le Prophète est arabe, Dieu est amazigh! ».

Après la théorie, la pratique. « Une culture dégénère en folklore, écrit Azaykou, lorsqu'elle échoue politiquement, lorsque ceux qui la portent s'en désintéressent au profit de cultures importées. » Les revendications du mouvement tournent autour de la reconnaissance du tamazight inscrite dans la Constitution comme langue nationale au même titre que l'arabe.

Ce qui ouvre la voie à son introduction dans l'enseignement, l'administration et les médias.

La rigueur et la sagesse se révèlent payantes. Dès 1994, Hassan II tient des propos qui vont dans le sens de la reconnaissance. Mohammed VI en 2001 franchit le pas. La création de l'Institut royal de la culture amazighe (Ircam) apporte, comme l'écrit Hassan Rachik, « une protection constitutionnelle de l'amazigh en tant que langue nationale et officielle ». Il reste bien entendu à organiser les réformes attendues, qui nécessitent de la part de tous un pragmatisme à toute épreuve.

Les dérives possibles pointent leur nez. Les menaces viennent du Congrès mondial amazigh (CMA), fondé en 1995. Dans sa littérature, on apprend que les Berbères du Maroc sont victimes d'une série de maux: « colonialisme interne », « apartheid », « génocide »... Rien de moins. Objectif de cette ONG qui agit dans l'ombre de l'ONU: la renaissance d'une nation tamazgha qui englobe l'Afrique du Nord, le Sahel et les Canaries. Pour éviter que la culture berbère ne dégénère en folklore, on risque de secréter un autre folklore, politique et suicidaire celui-là.

Quant à moi, en tant que citoyen amazigh vivant en Europe, je remercie mes parents de m'avoir appris la langue berbère, car c'est un passeport, un sésame. Chaque fois que je me retrouve à Paris ou ailleurs, devant un boucher ou un épicier amazigh, il suffit que je lui parle en berbère et je suis accueilli comme un prince. Ce qui est une chance, car les amazighs sont éparpillés dans le monde entier. Ce sont des hommes libres.

Oui un Amazigh libre est un pléonasmisme.

Mustapha Bouhaddar